



LE ROUBAIX-TOURCOING

Bureaux — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. TELEPHONE : 672 X (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

En Irlande « Chez Paddy »

Le roi et la reine d'Angleterre viennent de faire un assez long séjour en Irlande. Après une semaine entière à Dublin, où ils ont été respectueusement et même cordialement accueillis, ils ont accepté pour à leur départ l'hospitalité charmante de plusieurs grands seigneurs qui sont de la famille royale.

En visitant ainsi, à petites journées, l'intérieur de l'Irlande, Edouard VII a voulu voir de plus près le laboureur, l'herbier, le fermier, le pauvre paysan d'Irlande. Il a cherché à voir « Paddy » chez lui. Et comme Paddy, c'est le nom familier donné au paysan irlandais — et comme Paddy a bon cœur et comme il est aussi fidèle, catholique que royal sujet, on peut être sûr qu'il gardera de cette visite, pieuse reconnaissance. Souvent il disait ainsi qu'au retour le paysan de France : « Ah ! si le roi venait ! Maintenant le roi sait, et Paddy revient à l'espoir ! »

Pauvre peuple irlandais !... Il a été si malade !... C'est pour la seconde fois depuis son avènement au trône qu'Edouard VII a visité l'Irlande, dont il voudrait guérir les blessures toujours saignantes. Il voudrait la réconcilier complètement avec l'Angleterre, en faire ce qu'elle fut jadis l'« He-Sœur », et faire naître une double réalité. Jusqu'ici, depuis deux siècles et plus, Royaume-Uni d'Angleterre et d'Irlande n'était, en effet, qu'une expression protocolaire, qu'un vaine titre à staler pompeusement sur les parchemins officiels, mais tout à fait dépourvu d'actualité. — En fait, l'Irlande n'est unie à l'Angleterre que par la force. C'est la servitude des bras et non la servitude de la conscience, dans les deux sens de ce mot.

Pauvre Irlande ! Elle a été si malheureuse ! Et pourtant elle est restée fidèle, bien fidèle à la foi des aïeux ! Et c'est pourquoi, dans le monde entier, tous les cœurs catholiques n'ont jamais cessé de l'environner des plus affectueux sympathies.

C'est un noble et généreux dessein que celui du roi Edouard VII. Et si, comme il faut bien l'espérer, il y réussit, la gloire très pure qui en ornera sa couronne suffira largement à lui assurer dans l'histoire une page immortelle.

L'action personnelle — je ne dis pas le pouvoir — du roi Edouard est bien pour quelque chose dans le récent accord anglo-irlandais que, du reste, je ne juge pas. Cette même action concourt bien aussi, à l'heure présente, au maintien d'une neutralité qui assure la paix entre les nations européennes. Et il n'est pas téméraire de penser et de dire que cette même action bienfaisante assurera le règlement tout pacifique des affaires d'Irlande et lui vaudra un renouveau de prospérité.

Responsabilité maintenant en quelques mots toute cette lamentable histoire : la domination anglaise en était venue, au cours de deux derniers siècles, à faire de l'Irlande, de la verte Ériu, au sol fertile, au climat très doux, un des plus pauvres pays du monde.

Les industries y furent ruinées par la jalousie et la concurrence effrénée des industries anglaises. L'Anglais achetait tout à bas prix en Irlande et lui vendait tout avec des bénéfices énormes. Si bien

que très vite il ne resta plus au peuple irlandais que la terre pour vivre et pour mourir de faim. Or, cette terre était occupée anglaise !

Et il advint qu'au temps des guerres civiles de l'avant-dernier siècle, les rois d'Angleterre distribuèrent cette terre par larges étendues à leurs compagnons d'armes ; ils en dotèrent les cadets de famille ; ils la partagèrent à titre de récompense à leurs soldats sans vouloir prendre garde que cette terre avait déjà des propriétaires qui la cultivaient et qui en vivaient. — C'est l'origine des « Landlords » dont on a tant parlé sans rappeler jamais bien clairement cette origine.

Et les Irlandais qui ne voulaient pas s'exiler, durent prendre à ferme les champs dont on leur ravissait ainsi la propriété. De là, des révoltes sans fin et des misères effroyables. Les Landlords résistèrent d'abord ; ils usèrent et abusèrent du droit du plus fort ; puis épuisés et lassés, ils s'abandonnèrent, laissant à des intendants très épris, cruels, vengeurs, le soin de faire acquiescer les fermiers. Souvent ces intendants demandèrent et obtinrent l'intervention des juges et des bailliages. Souvent les prisons furent remplies jusqu'à regorger des malheureux emprisonnés des champs qu'ils avaient engraissés de leurs sueurs et de leurs larmes. Puis les terres, aussi devenues libres étaient affermées à de nouveaux fermiers qui devaient bâtir d'autres maisons parce que les terres étaient morcelées. Ils s'y installaient ; ils travaillaient et peinaient à leur tour jusqu'au moment où, eux aussi, impuissants à payer le fermage, ils étaient expulsés sans pitié après la vente aux enchères de leurs dernières hardes.

On comprend aisément que, dans ces conditions, les fermiers n'avaient aucun attrait à améliorer les terres. Ils vivaient au jour le jour, quasi comme des nomades.

Et pourtant la population ne cessait de décroître. — Il y avait, en 1750, deux millions d'habitants en Irlande. On en compte quatre millions en 1800, et vers le milieu du siècle dernier les recensements accusaient huit millions. L'Irlande, bien cultivée, bien administrée, l'Irlande libre pourrait nourrir aisément 15 millions d'habitants.

En 1845, une famine terrible désola l'Irlande et y causa une misère effroyable. Les Irlandais prirent le parti de s'expatrier en masse. Ils sont aujourd'hui très nombreux au Canada et aux États-Unis. Et alors, les terres restèrent incultes et aujourd'hui sont transformées en terres stériles et en terres de culture d'herbes.

Le Parlement anglais a voté, il y a quelques mois, un bill, c'est-à-dire une loi, connu sous le nom de « Bill des Landlords » ou aussi le « Land Act ». Il autorise les fermiers irlandais à acheter les terres qu'ils ont en fermage et à en payer le prix par annuités sans intérêt. Il a voté les crédits nécessaires à l'indemnisation des Landlords et à leur assurer ainsi trois années de fermage. Il accorde enfin aux fermiers qui le demandent, pour se libérer plus vite, une avance à faible intérêt d'une partie du prix d'achat. — C'est un moyen de créer, en Irlande, une classe de petits propriétaires.

Et c'est peut-être cette solution qui ramènera la prospérité à chez Paddy ? Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi !

P.S. — À ceux de nos lecteurs qui auraient le désir de faire plus intime connaissance avec le peuple irlandais, nous conseillons la lecture fort attrayante d'un ouvrage charmant du baron de Mandat-Grancey intitulé : « Chez Paddy », chez Pion-Nourril, 8, rue Garancière, Paris.

M. L'ABBÉ WINTERER

ROME

(De notre correspondant particulier)

Rome, 5 mai, 11 h. 30 matin.

L'Observateur Romano, à cause des commentaires des journaux sur la conduite du cardinal-archevêque de Paris, le voyage fut gravement offensant pour sa dignité et ses droits.

Aussi le Saint-Siège envoya-t-il une énergique protestation au gouvernement français, le communiquant en termes analogues aux gouvernements des autres États auprès desquels il possède des représentants.

« Nous ne voulons pas entrer en polémiques avec l'auteur anonyme de cet opuscule, ni relever ce qu'il peut y avoir d'exagéré ou même de moins conforme à la vérité des observations. Nous devons cependant déplorer hautement, tout ce qui, dans une telle publication, vient blesser directement l'éminente personne du docteur du Sacré-Collège et même la dignité de l'assemblée. »

LA PENSÉE DU PAPE

« Sous ce titre, on lit dans la Correspondance hebdomadaire de la rue de Grenelle :

Dans un état de sympathie, le journal vient d'affirmer que c'est désormais l'école Kellier qui exprime la pensée du Pape. Nous jugeons utile, pour nos lecteurs, de publier la réponse que M. Kellier a su devoir lui adresser.

Paris, le 27 avril 1904.

Je tiens à vous remercier de la sympathie que vous venez de me témoigner et dont je suis très touché.

Mais vous me faites un honneur que je ne puis accepter, quand vous dites que l'école Kellier est celle qui exprime la pensée du Pape. Je tiens à vous dire que je suis pénétré d'un respect et d'une confiance filiale, mais que j'ai le regret de ne pouvoir accéder à votre demande d'exprimer sa pensée. Les nombreux représentants du Saint-Siège à Rome ont toujours tenu à ce que le Pape soit libre de son expression. Quant à moi-même, je ne puis accepter de représenter le Pape sans la liberté de son expression. Nous devons nous garder de paraître diminuer la sienne et de l'engager par des réticences ou des commentaires qui n'auraient pu être publiés.

Je tiens également beaucoup à ne pas former une école à ma petite école, mais à rester membre de la grande famille catholique que vous, comme moi, nous sommes tous. Travaillons à resserrer les liens de cette union. Qu'il nous en soit une bonne fois nos divisions et nos querelles, et n'ayons plus qu'une pensée, c'est de faire tous ensemble face à l'ennemi.

E. KELLIER

AUX ÉLECTEURS DE PARIS

Les députés antimilitaristes de la Seine adressent aux électeurs de Paris l'appel suivant, qui sera affiché sur les murs :

« La question que vous avez à résoudre est bien simple : « Pour ou contre le généraliste, pour ou contre le jacobinisme, pour ou contre le militarisme ? »

Le Conseil municipal élu en 1903 a voté à l'Hotel de Ville un budget de 11 000 000 fr. Il laisse une réserve de 1 000 000 francs. Vous savez que ces 1 000 000 francs sont destinés à la construction de la gare de la Chapelle, le 28 mars. Mais Paris n'est pas une ville pour payer à M. le président du Conseil toutes ses fantaisies.

Il n'y a rien de moins parisien, rien de moins antiparisien que ce que M. Combes appelle le budget de la ville de Paris. Paris est la ville du goût, de l'art, de l'esprit.

Le politique de M. Combes est tout d'abord et avant tout le politique de la nation. Le politique de M. Combes est le mépris et le mépris de la ville de Paris. Paris est la ville de la République, de la République universelle à la République française.

« De la résistance de Paris dépend la liberté de la France. Les électeurs de Paris ont le devoir de voter pour le candidat d'opposition qui se présente à Paris. »

« Les députés antimilitaristes de la Seine adressent aux électeurs de Paris l'appel suivant, qui sera affiché sur les murs : »

« Les députés antimilitaristes de la Seine adressent aux électeurs de Paris l'appel suivant, qui sera affiché sur les murs : »

« Les députés antimilitaristes de la Seine adressent aux électeurs de Paris l'appel suivant, qui sera affiché sur les murs : »

« Les députés antimilitaristes de la Seine adressent aux électeurs de Paris l'appel suivant, qui sera affiché sur les murs : »

« Les députés antimilitaristes de la Seine adressent aux électeurs de Paris l'appel suivant, qui sera affiché sur les murs : »

« Les députés antimilitaristes de la Seine adressent aux électeurs de Paris l'appel suivant, qui sera affiché sur les murs : »

LA JOURNÉE

Le Conseil des ministres tenu ce matin a été occupé de la grève à Matfield.

La mission de M. Jonart en qualité de gouverneur général de l'Algérie est reconvoquée pour six mois.

Les députés antimilitaristes de Paris adressent aux électeurs parisiens un vibrant appel à voter avec discipline dimanche 6 bloc contre bloc.

Cet appel sera son écho dans la France entière.

Ca metra out au lieu, à Versailles, sous la présidence de S. Em. le cardinal archevêque de Paris, les évêques de Mgr Goux.

À Orléans ont eu lieu ce matin les fêtes annuelles en l'honneur de Jeanne d'Arc.

Le mariage a été prononcé par Mgr Haury, évêque de Gap.

M. Waldeck-Rousseau est gravement malade. On l'opère aujourd'hui.

LA GUERRE. Il n'y a pas, aujourd'hui, de nouvelles importantes. On publie le rapport du général Katalinski sur la bataille du 12 mai. On parle également des succès militaires de la tentative d'obstruction de Port-Arthur.

Les dépêches japonaises répètent que les forces françaises ont été vaincues à Port-Arthur. Les Japonais ont fait de nombreuses prises de matériel et de munitions.

Le bruit se répand que l'armée japonaise est en marche de Khabarovsk vers le Nord.

« Sans doute le roi d'Angleterre ne peut pas tout. C'est son Parlement qui est omnipotent. Mais l'influence royale n'est pas un vain mot. Les Lords et les Communes ne la méconnaissent pas. L'influence royale s'est déjà manifestée plusieurs fois ; et le loyalisme anglais s'honore souvent d'être en conformité des vœux du souverain. »

C'est cette harmonie qui maintient la force et la puissance de l'Empire britannique.

L'action personnelle — je ne dis pas le pouvoir — du roi Edouard est bien pour quelque chose dans le récent accord anglo-irlandais que, du reste, je ne juge pas. Cette même action concourt bien aussi, à l'heure présente, au maintien d'une neutralité qui assure la paix entre les nations européennes. Et il n'est pas téméraire de penser et de dire que cette même action bienfaisante assurera le règlement tout pacifique des affaires d'Irlande et lui vaudra un renouveau de prospérité.

« Quand, dans la soirée d'hier, le Général, en ayant à bord le roi d'Espagne, est passé dans les eaux de Gibraltar, tous les navires anglais ont salué le souverain de salves multiples. »

« Les batailles de la mer ont été gagnées par les Français. Les Japonais ont subi de nombreuses pertes. Les Français ont fait de nombreuses prises de matériel et de munitions. »

« Les batailles de la mer ont été gagnées par les Français. Les Japonais ont subi de nombreuses pertes. Les Français ont fait de nombreuses prises de matériel et de munitions. »

« Les batailles de la mer ont été gagnées par les Français. Les Japonais ont subi de nombreuses pertes. Les Français ont fait de nombreuses prises de matériel et de munitions. »

« Les batailles de la mer ont été gagnées par les Français. Les Japonais ont subi de nombreuses pertes. Les Français ont fait de nombreuses prises de matériel et de munitions. »

« Les batailles de la mer ont été gagnées par les Français. Les Japonais ont subi de nombreuses pertes. Les Français ont fait de nombreuses prises de matériel et de munitions. »

« Les batailles de la mer ont été gagnées par les Français. Les Japonais ont subi de nombreuses pertes. Les Français ont fait de nombreuses prises de matériel et de munitions. »

L'aventurier malgré lui

Il fit le meilleur accueil à l'oncle Martin, qui, grâce à sa fortune, jouissait d'une notoriété considérable dans tout le sud des États-Unis.

« Quand il eut conté au planteur les dernières péripéties de son odyssée, il y eut un assez long silence autour de la table où se tenait le souper, sans que soncer davantage de Jupiter et de ses amis. »

« Ces drôles sont partis à présent, dit Martin. Nous n'avons qu'à revenir à Saint-Louis par le prochain paquebot. »

« Vous y allez, interrompit M. Ellis, que voulez-vous dire ? »

« Mon cher Monsieur Martin, répondit le planteur, je ne sais guère ce que, en votre qualité de Français, vous pensez de l'abolition de l'esclavage. »

« Je ne comprends pas très bien, voulut dire l'oncle. »

« Mais M. Ellis l'arrêta d'un geste... J'arrive à la conclusion. L'aventurier qui vous a conduits chez moi, vous, Mme Martin et M. Michon, découle tout naturellement de la brusque modification apportée il y a trente ans dans notre état social. De sages législateurs auraient procédé lentement pour obtenir sans secousses des résultats identiques. Les vainqueurs ont carrément tranché le noeud. »

« Il s'est trouvé alors que les nègres, devenus libres, ont commis des crimes dans l'ivresse d'un funeste triomphe, et les blancs ne les ont pas traités comme des égaux, même à New-York, même à Washington. »

« L'animosité s'est perpétuée, accrue, et aujourd'hui tous les nègres qu'une instruction solide n'a pas éclairés, sont les ennemis des blancs. »

« Après un repos, M. Ellis reprit. Partout, où ils peuvent leur nuire ou les égarer sans leur nombre, ils le font sans scrupule. Partout où les blancs sont en majorité, ils considèrent les nègres comme des quantités négligeables. Partout, la vie d'un homme de couleur n'a pas la moindre importance. »

« Eh bien ! mon cher Monsieur Martin, cet état de choses a fait naître, chez les noirs, un sentiment de solidarité qui les conduit à voir dans l'abolition de l'esclavage un ennemi à combattre si ceux de sa race l'ont désigné comme tel. »

« Et ils ne réfléchiront pas. Le mot français a été égaré nos frères » est accepté ici avec une naïveté redoutable. Rien n'est plus facile que de soulever une troupe de noirs, fût-elle composée des éléments les plus pacifiques, en faisant vibrer la corde de la fraternité. »

« Les meneurs et les bandits savent cela. Je crois donc que les vingt-cinq ou trente drôles que vous avez à redouter tenteront de gagner à leur cause les travailleurs que j'occupe et que vous avez vu rentrer. »

« Vraiment ? »

« Avant demain matin, il y aura eu contact, peut-être considérable. Votre Jupiter sera présenter l'affaire sous des couleurs adroitement fondées pour vaincre toute hésitation. »

« Dans une foule de deux cents hommes, noirs ou blancs, il y a toujours des mécontents, des tempéraments poussés vers l'extrême, qui ont des idées de révolte, des idées qui ont été semées par les meneurs, des idées qui ont été semées par les meneurs. »

« Ceux-là seront acquis du premier coup à la cause de Jupiter et n'hésiteront pas à lui prêter main forte. »

« Elles interviendront après, comme toujours. »

« Et sorte que nous n'avons réelles ment pas en sûreté chez vous ? »

« Si, pour quelques heures, la nuit entière se passera sans incident. Demain matin, nous verrons. »

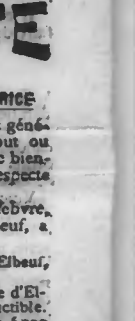
« Qu'est-ce que nous devons faire ? »

« Nous allons l'examiner. »

« Jupiter et ses satellites, dit en riant Martin, ne sont donc pas retournés à Saint-Louis ? »

« Pas le moins du monde. Ils sont cabés dans la forêt, ou plutôt dans ce qui reste de la forêt que j'ai défrichée depuis quinze ans. »

« Et ils attendent l'occasion de s'aboucher avec ceux de vos travailleurs qu'ils jugent capables de les aider à nous faire un mauvais parti ? »



« Les batailles de la mer ont été gagnées par les Français. Les Japonais ont subi de nombreuses pertes. Les Français ont fait de nombreuses prises de matériel et de munitions. »

« Les batailles de la mer ont été gagnées par les Français. Les Japonais ont subi de nombreuses pertes. Les Français ont fait de nombreuses prises de matériel et de munitions. »

« Les batailles de la mer ont été gagnées par les Français. Les Japonais ont subi de nombreuses pertes. Les Français ont fait de nombreuses prises de matériel et de munitions. »

« Les batailles de la mer ont été gagnées par les Français. Les Japonais ont subi de nombreuses pertes. Les Français ont fait de nombreuses prises de matériel et de munitions. »

« Les batailles de la mer ont été gagnées par les Français. Les Japonais ont subi de nombreuses pertes. Les Français ont fait de nombreuses prises de matériel et de munitions. »